

LE 13.02.23 QUOTIDIEN DE L'ART

LUNDI



FOIRES

MENART, un pont vers le Moyen-Orient



RUSSIE

La directrice de la Galerie Tretiakov débarquée

VENTES

2,3 millions d'euros pour *Tintin en Amérique*

FESTIVALS

La Saison d'art de Chaumont se développe

PRIX

La carte blanche Ruinart à Eva Jospin

ART CAPITAL 2023

Grand Palais Éphémère
du 15 au 19 février 2023
www.artcapital.fr

- > SALON COMPARAISONS
- > SALON DES ARTISTES FRANÇAIS
- > SALON DESSIN & PEINTURE À L'EAU
- > SALON DES ARTISTES INDÉPENDANTS

79

Le nombre d'artistes invités à la Biennale de Gwangju

Pour sa 14^e édition, la Biennale de Gwangju, située à la pointe sud de la Corée, emprunte son titre au fondateur du taoïsme, Lao Tseu : « Doux et tendre comme l'eau ». Une sentence poétique qui se lit dans son célèbre *Livre de la Voie et de la Vertu*. L'événement cherche ainsi à emprunter des chemins vertueux sous l'égide de la curatrice Sook-Kyung Lee, conservatrice en chef à la Tate Modern (où elle a organisé une rétrospective dédiée à Nam June Paik en 2020) et commissaire du pavillon coréen à la Biennale de Venise 2015. Répartie sur cinq sites, dont le Musée national de Gwangju, la Biennale considère l'eau comme un modèle écologique capable d'« embrasser les contradictions et les paradoxes » de notre temps, grâce à sa fluidité. « *Le rôle de l'art est d'aborder notre crise commune et de proposer des orientations futures : les conflits de race et de classe, l'urgence climatique et les préoccupations environnementales,*

sont autant de crises de dimension planétaire que les artistes de notre époque explorent », défend Sook-Kyung Lee. Les 79 artistes internationaux invités par la Biennale abordent en effet quatre thèmes dans l'air du temps. Soit la solidarité démocratique (dont Gwangju est un symbole depuis l'insurrection populaire contre le coup d'État militaire en 1980), la critique du modernisme, les migrations et les diasporas vues sous le prisme du post-colonialisme, et la justice écologique. À l'instar des enregistrements sonores de Tarek Atoui qui documentent les dégâts environnementaux des villes côtières, en travaillant avec les populations coréennes. Ou à l'image des œuvres interactives d'Anne Duk Hee Jordan qui s'intéressent à la vie sous-marine, et des pièces d'Edgar Calel qui rendent hommage aux rituels cakchiquels dans la culture indigène maya.

FRANÇOIS SALMERON

14^e édition de la Biennale de Gwangju (Corée du Sud), « Soft and Weak like Water », du 7 avril au 9 juillet 2023.
 ➔ 14gwangjubienale.com

Retrouvez toutes nos offres d'abonnement sur lequotidiendelart.com/abonnement

Le Quotidien de l'Art est édité par Beaux Arts & cie, sas au capital social de 2 153 303,96 euros
 9 boulevard de la Madeleine - 75001 Paris
 rcs Nanterre n°435 355 896 - CPPAP 0325 W 91298 issn 2275-4407 www.lequotidiendelart.com - un site internet hébergé par Platform.sh. 131, boulevard de Sébastopol, 75002 Paris, France - tél. : 01 40 09 30 00.

Président Frédéric Jousset
Directrice générale Solenne Blanc
Directeur de la rédaction Fabrice Bousteau
Directeur général délégué et directeur de la publication Jean-Baptiste Costa de Beauregard
Éditrice adjointe Constance Bonhomme

Le Quotidien de l'Art
Rédacteur en chef Rafael Pic (rpic@lequotidiendelart.com)
Cheffe de rubrique Alison Moss (amoss@lequotidiendelart.com)

L'Hebdo du Quotidien de l'Art
Rédactrice en chef adjointe Magali Lesauvage (mlesauvage@lequotidiendelart.com)
Cheffe de rubrique Marine Vazzoler (mazzoler@lequotidiendelart.com)

Contributeurs de ce numéro Julie Chaizemartin, Bianca Cerrina Feroni, Stéphanie Pioda, Jade Pillaudin, François Salmeron
Directeur artistique Bernard Borel
Maquette Anne-Claire Méry
Secrétaire de rédaction Diane Lestage
Iconographe Lucile Thépault

Régie publicitaire advertising@lequotidiendelart.com
 tél. : +33 (0)1 87 89 91 43 Dominique Thomas (directrice), Peggy Ribault (Pôle Art), Hedwige Thaler (Pôle hors captif), Juliette Jabet (Marché de l'art), Thibaut Perrault (Institutionnel)
Studio technique studio@lequotidiendelart.com
Abonnements abonnement@lequotidiendelart.com
 tél. : 01 82 83 33 10

Couverture MENART 2023. © MENART.

© ADAGP, Paris 2023, pour les œuvres des adhérents.



Miró, un mystique à Paris

Une ligne d'horizon au-dessous de la mer sépare la terre de ce ciel qu'une curieuse sauterelle, ressemblant plutôt à un mammifère ou à un oiseau, cherche à atteindre en bondissant. Elle s'envole d'une masse rocheuse aux volcans éteints pour rejoindre une planète où ils sont en pleine activité. Serait-ce un autoportrait, parmi d'autres célèbres, de l'artiste Joan Miró ? Peint en 1925, la *Sauterelle* fait partie des tableaux créés après le premier voyage à Paris, ville qui marque un tournant dans sa production. L'artiste catalan, entré en contact avec les avant-gardes, libère son langage formel jusqu'à développer son propre vocabulaire de formes flottantes et énigmatiques qui compose les célèbres « Constellations » des années 1940.

C'est dans la Ville Lumière qu'il abandonne le réalisme pour l'imaginaire, se plongeant dans ce que Breton définissait comme un « lointain intérieur », peuplé de figures fantastiques. « *Miró était comme un mystique*, dit Enrique Juncosa, commissaire de l'exposition que le musée Guggenheim de Bilbao consacre au peintre disparu il y a 40 ans. *Ce tableau, représentation allégorique de la création, figure le moment où l'artiste, lorsqu'il peint, est en train de rentrer dans une phase d'extase.* » Tous les éléments y sont : l'échelle qui traverse l'astre, symbole d'ascension réunissant deux mondes, le liquide qui sort de la bouche de la sauterelle, bleu comme la couleur avec laquelle le peintre décrivait ses rêves, la signature, décomposée et éparpillée dans le bas du tableau comme dans un calligramme. « *Quand je peins, je*

Joan Miró
El saltamontes
(*La Sauterelle*)

1926, huile sur toile de lin,
114 x 147 cm. Basil & Elise
Goulandris Foundation, Atenas.
© Succession Miró, 2023/
Adagp, Paris 2023.

bondis toujours entre terre et ciel », expliquait Miró quelques années plus tard. Le chemin vers les visions des « Constellations » est tracé ; les mondes intérieur et extérieur ne forment plus qu'une seule réalité absolue.

BIANCA CERRINA FERONI

📍 « **Joan Miró. La réalité absolue. Paris, 1920-1945** » au Guggenheim Bilbao, du 10 février au 28 mai 2023.

TÉLEX 13.02

➔ Le tribunal administratif de Paris a imposé vendredi la restitution par l'État français aux ayants droit d'Ambroise Vollard de deux tableaux et deux dessins de Gauguin, Renoir et Cézanne, disparus à la fin de la Seconde Guerre mondiale, suite à la dispersion de la succession du marchand décédé en 1939, aujourd'hui déposés au musée d'Orsay. L'État, qui avait refusé cette restitution en 2018, a la possibilité de faire appel (AFP).

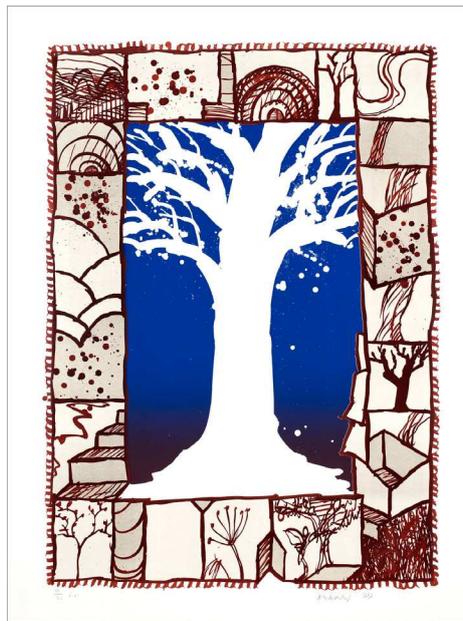
➔ La vente « Auction for Action, Bid for Creation ! » / « Soutenons l'Opéra, Enchérissons pour la création », organisée par l'Opéra national de Paris, l'AROP (association pour son rayonnement) et Sotheby's a recueilli 1,6 million €, qui serviront à développer à partir de septembre 2023 un projet d'orchestre lyrique de jeunes, en partenariat avec des conservatoires de Paris et de Seine Saint-Denis.

➔ Pace a annoncé la représentation mondiale de l'estate du peintre américain John Wesley, décédé en 2022 à l'âge de 93 ans (voir QDA du 14 février 2022) et montrera son travail à Frieze Los Angeles (du 16 au 19 février).

➔ À New York, Sotheby's a vendu jeudi 9 février pour 5,8 millions \$ un maillot du joueur de basketball Kobe Bryant, mort dans un accident d'hélicoptère en janvier 2020. C'est le troisième prix le plus élevé pour un maillot de sport après ceux de Michael Jordan (10,1 millions) et Diego Maradona (9,3 millions) (AFP).

Claire Morgan, croquis de l'installation imaginée pour le Domaine de Chaumont-sur-Loire.

© Claire Morgan.



Pierre Alechinsky, *Persistence*, 1993, lithographie sur Arches, 160 x 120 cm.
© Pierre Alechinsky/Adagp, Paris 2023.

Sophie Blanc, *# Culture sauvage*, végétaux, feuilles d'or, pigments, inox, bois et verre.
© Sophie Blanc/Adagp, Paris 2023.

FESTIVALS

La Saison d'art de Chaumont se développe

En ce moment, l'artiste Lionel Sabaté y construit une folie labyrinthique de ciment et de branchages sous laquelle on pourra se perdre. Fabrice Hyber, lui, a promis de réaliser une pièce in situ tandis que Lee Ufan doit livrer *Le Fil Infini*, une installation inédite dont l'épure répondra à une incroyable concrétion de céramique de Grégoire Scalabre, à une poétique sculpture aérienne de Claire Morgan et à une forêt de candélabres immaculés de Pascal Convert, artiste habitué des lieux dont on peut déjà voir la bibliothèque de verre à l'emplacement de l'ancienne bibliothèque des Broglie, détruite par un incendie en 1957 (et pour laquelle le Domaine est en recherche de mécènes afin de la conserver). Quinze nouvelles œuvres vont ainsi venir investir, comme chaque année pour sa Saison d'art, le château et le parc de Chaumont-sur-Loire. Artistes connus mais aussi plus confidentiels, tels l'oublié Bernard Schultze, la discrète Sophie Blanc, le peu montré en France Yves Zurstrassen ou les inattendus Stefan Râmniceanu et Bob Verschueren, ce dernier venant ériger dans le parc un grand nichoir à martinets, oiseaux classés espèce protégée. Œuvres au diapason de l'esprit des lieux, poétique, écologique, artistique, et même un peu fantastique. Et « dans une recherche

constante de découvertes et de renouvellement », précise Chantal Colleu-Dumond, directrice du Domaine, en présentant Jérôme Clément, nouveau président du conseil d'administration, dont l'arrivée dans l'aventure chaumontaise promet de « passer à la vitesse supérieure », espère-t-elle, notamment dans la recherche de mécénat. En 2022, l'inauguration de l'hôtel Le Bois des Chambres et de son restaurant gastronomique, Le Grand Chaume, a marqué déjà un renouveau dans les activités du lieu, renforcé cette année par une toute nouvelle programmation : « Conversations sous l'arbre », sept tables rondes mensuelles (de mars à novembre) animées par des penseurs de la nature (artistes, philosophes, historiens...). Mais le temps fort de cette Saison d'art reste la grande exposition consacrée à Pierre Alechinsky au premier étage du château, qui présentera deux cents œuvres sur papier de 1948 à nos jours et dont l'artiste dit lui-même qu'il s'agit d'une véritable rétrospective. « *Quel bonheur pour moi de voir ce jeune homme de 95 ans déplacer ses tableaux dans son atelier* », confie Chantal Colleu-Dumond, en détaillant l'exposition.

JULIE CHAIZEMARTIN

➔ domaine-chaumont.fr



Eva Jospin en résidence dans les Crayères de Ruinart.
© Photo Mathieu Bonnevie.

Eva Jospin
Chefs-d'œuvre
2023.
© Adapp, Paris 2023.

dessinateur Louis Carrogis dit Carmontelle (1717-1806) – qui consiste en un rouleau de papier tendu entre deux bobines. Elle y fait défiler les différents lieux qu'elle a visités. Les œuvres produites seront présentées trois jours au Carreau du Temple à Paris (du 10 au 12 mars, réservation nécessaire) avant de rejoindre le siège de Ruinart à Reims et de jouer les ambassadeurs dans les foires d'art contemporain, tout particulièrement pour ce qui concerne l'édition limitée de la cuvée (25 pièces signées et numérotées, à 3 500 euros).

PRIX
La carte blanche Ruinart à Eva Jospin

Eva Jospin est une figure en vogue de l'art contemporain, mais depuis peu, transversalité oblige, également de la mode (elle a créé les décors pour les défilés Dior en 2021 et en 2022) et désormais, de l'univers du champagne. Ruinart l'a invitée pour cette carte blanche 2023, un projet initié en 2008 avec le designer hollandais Maarten Baas qui interprétait le premier sa lecture de la maison. Son *Bouquet de champagne* mettait en scène non sans humour un lustre de cristal tombé du ciel sur une table dressée. Douze artistes plus tard, tous bien identifiés sur les radars du marché de l'art (de Hervé Van der Straeten à Georgia Russell, Erwin Olaf, Liu Bolin, Vik Muniz ou Jeppe Hein), c'est au tour d'Eva Jospin de donner sa lecture en une *Promenade(s) en Champagne*, après une résidence à Reims pour y découvrir l'entreprise, ses vignobles et ses Crayères. « *L'histoire, la géographie, mais aussi la culture et les savoir-faire de ce territoire constituent un terroir, c'est cela qui m'a inspiré, justifie l'artiste. Ma proposition pour cette carte blanche prend la forme d'un parcours sculptural qui rend hommage à ce paysage.* » À côté des pièces réalisées à partir de carton, son matériau fétiche – les *Chefs-d'œuvre* et les hauts-reliefs –, l'artiste a produit

une série de dessins reliefs sur toile marouflée jouant sur le principe des plans-reliefs et d'une cartographie d'un territoire, des broderies pour des paysages en fils de soie et un Carmontelle. Il s'agit d'un dispositif – qui doit son nom au peintre et

STÉPHANIE PIODA

➔ « **Promenade(s) en Champagne par Eva Jospin** », du 10 au 12 mars 2023
Carreau du Temple 4, rue Eugène Spuller 75003 Paris - Réservations : ruinart.com

LE QUOTIDIEN DE L'ART

LE PREMIER QUOTIDIEN NUMÉRIQUE DU MONDE DE L'ART

1 MOIS D'ABONNEMENT GRATUIT

SCANNEZ-MOI

Le QUOTIDIEN et l'HEBDO du lundi au vendredi sur tous vos écrans



© Photo Mikhail Japaridze/SIPA.

RUSSIE

La directrice de la Galerie Tretyakov débarquée

Alors que l'exposition Kokoschka, achevée hier au musée d'Art moderne de Paris, rappelait opportunément combien la période de l'art dégénéré a causé de ravages, Vladimir Poutine rejoue la partition de l'art patriotique servant à l'édification des masses. Il a mis fin aux fonctions de Zelfira Tregulova, à la tête depuis 2015 de la

Galerie Tretyakov à Moscou. Il a suffi d'une accusation spontanée (ou téléguidée) pour mettre sur le gril la personnalité, reconnue pour sa compétence. Un visiteur du nom de Sergueï Chadrine se serait en effet plaint la semaine dernière d'accrochages non conformes aux « valeurs traditionnelles russes », comme l'a rapporté le *Moscow Times*. Sommée par la hiérarchie du ministère de la Culture de se justifier, la directrice a finalement vu son contrat de travail « non prolongé ». On lui doit en 7 ans de nombreuses expositions sur les différents sites du musée, dont des rétrospectives sur Serov, Répine et Vrubel, des explorations de l'avant-garde russe ou des rapports d'Alexandre Benois avec *le Monde de l'Art* de Diaghilev, mais aussi une progression significative de l'autofinancement du musée et de la fréquentation (qui a quasiment atteint 3 millions d'entrées en 2019) ainsi qu'une impulsion pour l'ouverture d'antennes dans d'autres villes (deux sont en construction à Vladivostok et

Kaliningrad). Diplômée de la faculté d'art de l'université de Moscou en 1977, elle avait travaillé dans plusieurs grandes institutions russes (musée Pouchkine, musée du Kremlin) mais également bénéficié d'une expérience internationale (bourse au Guggenheim de New York en 1993-1994). La personne qui lui succède a toutes les compétences requises pour mettre au pas la maison. Elena Pronicheva, née en 1983, est fille d'un général du FSB (l'organisme du renseignement intérieur), déclaré « héros de la Russie » pour avoir mis fin à la prise d'otages du théâtre Doubrovka à Moscou en 2002 dans un bain de sang (128 morts parmi les spectateurs). Ayant occupé des postes de responsabilité à la Douma puis à Gazprom, elle a pris un virage vers le monde de la culture en étant nommée en 2013 à la tête du tout nouveau Musée juif de Moscou, avant de passer en 2020 au Musée polytechnique, consacré à l'histoire des sciences.

RAFAEL PIC

VENTES

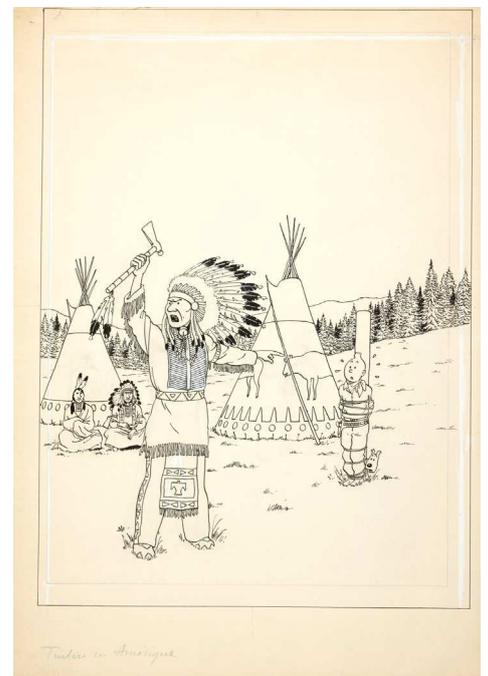
2,3 millions d'euros pour Tintin en Amérique

Confirmant la bonne santé du marché de la BD, le dessin noir et blanc réalisé en 1942 par Hergé pour la couverture de *Tintin en Amérique* (2^e version couleur de 1946) a été adjugé chez Artcurial le 10 février pour 2,1 millions d'euros marteau, soit 2,3 millions d'euros frais compris. Il s'agit de la troisième enchère la plus élevée pour Hergé après le projet de couverture du *Lotus bleu* (3,2 millions d'euros avec frais le 14 janvier 2021) et une page de garde le 24 mai 2014 à 2,6 millions, qui avait plus que triplé l'estimation, toutes deux chez Artcurial. Si l'on a assisté à une bataille d'enchères pour cette image emblématique de Tintin attaché à son poteau d'exécution face au chef indien (provenant d'une collection privée belge), la feuille n'a fait qu'atteindre son estimation basse, loin de la barre supérieure, fixée à 3,2 millions. L'album, le troisième des aventures du

petit reporter, est particulièrement prisé puisque le dessin de la première couverture de 1932 (Tintin piqueniquant tandis que les Indiens fomentent une attaque dans son dos), a déjà été vendue deux fois par Artcurial, en 2008 et 2012, passant dans l'intervalle de 764 000 à 1,3 million d'euros. Lors de la vente de vendredi dernier, deux crayonnés, à une gamme de prix inférieure, ont largement multiplié leur estimation : l'un pour *Coke en stock* (estimé 100 000 à 150 000, vendu pour 216 000 euros), l'autre pour *Vol 714 pour Sydney* (estimé 80 000 à 120 000, vendu pour 209 000 euros).

R.P.

➔ artcurial.com



Vue de la vente Artcurial le 10 février.

© Artcurial.

Hergé, *Tintin en Amérique* pour la couverture de l'édition grande image de 1942 de l'album *Tintin en Amérique*, encre de Chine, mine de plomb et gouache correctrice, 46 x 32,8 cm. Lot adjugé 2 158 400 euros frais inclus chez Artcurial le 10 février.

© Hergé Tintin imaginatio 2023.

MENART, un pont vers le Moyen-Orient



L'équipe de MENART 2023
autour de Laure d'Hauteville
et Joanna Chevalier.

MENART 2023.
© MENART.

© MENART.



Vitrine des artistes du Maghreb et du Moyen-Orient, la foire-boutique MENART s'est lancée le défi d'essaimer à Bruxelles après deux éditions parisiennes. Quelque 3 000 visiteurs en 3 jours et des ventes dans la majorité des galeries témoignent de l'attrait croissant de ce marché.

Vue des œuvres de Alaa Abou
Shaheen, Hamed Abdalla et
Maysaloun Faraj et sur le stand
de la galerie Mark Hachem.

© Courtesy Mark Hachem.



PAR JADE PILLAUDIN - CORRESPONDANCE DE BRUXELLES

Du 3 au 5 février, le cœur de l'avenue Franklin-Roosevelt, quartier des ambassades, a battu au rythme des arts du MENA, acronyme associant le Maghreb et le Moyen-Orient. Sur les deux niveaux de la Villa Empain, joyau Art déco abritant aujourd'hui la Fondation belgo-arménienne Boghossian, MENART Fair avait déployé ses 24 galeries venues de Ramallah, du Caire, de Beyrouth mais aussi de Paris (Bessières, Obadia ou Mark Hachem), misant sur l'élégance du lieu pour attirer des collectionneurs spécialisés. Se sont cotoyés pendant 3 jours des visiteurs belges, luxembourgeois, français, allemands, des ambassadeurs du Maghreb ou des propriétaires de grosses collections d'artistes du MENA. Le Libanais Basel Dalloul, directeur de la Dalloul Art Foundation - qui depuis 2017 expose dans son espace de Beyrouth



Omran Younis

Untitled

2022, technique mixte
sur toile, 180 x 70 cm et
Houssam Ballan

Sans titre

2022, huile sur toile,
130 x 150 cm.

Galerie Fann A Porter.

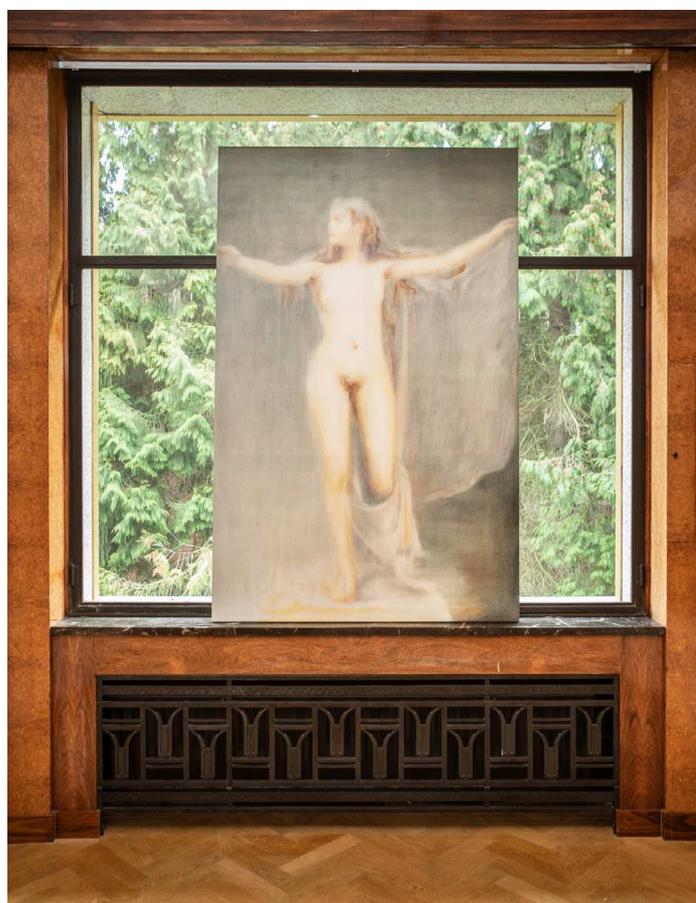
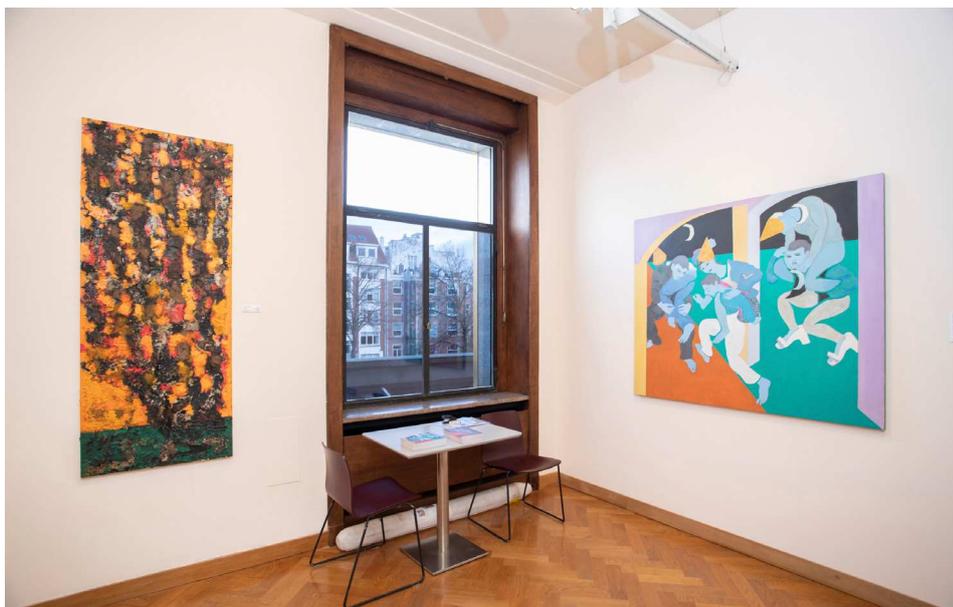
© Courtesy galerie Fann A Porter.

Ci-dessous :

Morteza Khosravi

série intitulée « Femme, Art,
Liberté », Simine.

© MENART/adagp, Paris 2023.



certaines des 4 000 œuvres qu'il détient – a jeté son dévolu sur « des œuvres d'artistes féminines émergentes de la région du Golfe et une œuvre d'une artiste du Liban. Je les ai achetées pour encourager les artistes et aussi les galeries qui soutiennent ces jeunes talents. »

La Belgique, un public à convaincre

Implanter une foire sur les artistes du MENA n'était pas gagné d'avance selon les organisatrices, Laure d'Hauteville et Joanna Chevalier. Un tandem complémentaire : la première, Française ayant vécu plus de trente ans au Moyen-Orient, créatrice de la Beirut Art Fair, milite pour la visibilisation d'artistes historiques, tandis que la seconde, Libanaise installée en France, défriche les nouvelles scènes. « Les artistes de cette zone sont peu connus ici, rappelle Laure d'Hauteville. Peu de musées belges présentent de l'art du MENA, sauf Bozar, qui a ouvert il y a 3 ans un département dédié ». En misant sur les visites guidées, la visée pédagogique de la foire a porté ses fruits : les grands noms que sont la Libanaise Etel Adnan (chez Saleh Barakat), les Marocains Farid Belkahia et Mohamed Chebaa (chez Dar D'Art), le Palestinien Nabil Anani (chez Zawyeh), ou le Franco-Égyptien Georges Hanna Sabbagh (chez Françoise Livinec), se mélangeaient aux jeunes pousses, dans une fourchette de prix large, allant de 1000 à 250 000 euros : « Les médiations ont été très demandées. Nous avons mis en avant des œuvres provenant de nations aux histoires et aux situations politiques et économiques complexes, ajoute Laure d'Hauteville. On peut facilement passer devant une œuvre,

apprécier son esthétique, sans en comprendre la portée. Je pense à une grande toile de la Libanaise Zena Assi présentée par la galerie de TANIT de Beyrouth : un feuillage dissimulant des chars d'assaut, qu'on ne remarque pas au premier coup d'œil ». Un dénominateur commun d'un certain nombre de galeries : la Dubaïote Fann à Porter avait vendu deux grands formats du Syrien Oussam Ballan (entre 9 000 et 10 000 euros), dont les scènes enfantines a priori innocentes dépeignent l'expérience du déracinement. Venue de Namur, la Gery Art Gallery occupait la mezzanine de la Villa Empain avec d'immenses panneaux de l'Irakien Bilal Bahir. Parti de Bagdad pour la Belgique en 2010, Bahir remonte le fil de son enfance en couchant sur papier ses rêveries teintées de surréalisme, peuplées d'éléphants, de tapis volants, de montgolfières et d'avions de guerre.



Les œuvres de Marion Boehm
et Roger Moukarzel,
Ayn Gallery, Paris.

© MENART.

« Les petits prix ont attiré surtout des amateurs, des personnes souhaitant soutenir la jeune création qui se bat pour faire exister son travail. »

SHARZAD KARILA, GALERIE SIMINE.



L'Iran, pays meurtri

L'association d'Amenor Contemporary, galerie norvégienne de Stavanger, avec Simine, plateforme française de curation et de mise en relation d'artistes iraniens avec le marché de l'art européen, a été l'un des succès de MENART, avec un quasi sold-out. Une série de toiles et de dessins de Morteza Khosravi, créées dans les premiers moments du soulèvement de l'automne dernier, ont été vendues entre 1 800 et 8 000 euros, aux côtés de peintures grand format d'artistes iraniens établis, Reza Derakhshani et Ghasem Hajizadeh, parties rejoindre des collections franco-iraniennes pour 55 000 et 75 000 euros. La série, intitulée « Femme, Art, Liberté » – qui reprend le slogan des jeunes Iraniens révoltés, « Femme, Vie, Liberté » – rassemble des portraits de femmes non voilées, certaines nues, se coupant les cheveux, symbole de protestation repris dans le monde entier en signe de solidarité avec les Iraniennes.

« C'était émouvant d'observer l'engouement pour ce jeune artiste de 34 ans, habitant à Téhéran qui a courageusement envoyé ses rouleaux en cachette, car le sujet aurait pu lui valoir une arrestation, se remémore Sharzad Karila, responsable presse de Simine. Les petits prix ont attiré surtout des amateurs, des personnes souhaitant soutenir la jeune création qui se bat pour faire exister son travail. Il existe encore un gros écart de perception entre la vision que les Occidentaux ont de l'Iran, associé au nucléaire et aux mollahs, et ce que produisent les artistes. Nous sommes là pour rappeler que l'Iran est un pays de culture, d'artistes et de poètes, qui font de leur art un moyen d'expression politique. »

La percée du Golfe

Au premier étage de la villa, Hunna Art, jeune galerie française basée à Dubaï, avait hérité d'un espace de prime abord difficile : une ancienne salle de bain décorée de mosaïque bleutée. Avec ses alcôves reconverties, l'espace avait des allures de cabinet de curiosités millénaire. Collectant conques, morceaux de carrelages de mosquées détruites et fragments de poterie de l'âge du Bronze, la Koweïtienne Alymamah Rashed exhumaient en petites toiles et céramiques (de 1 100 à 2 200 euros) le passé méconnu de l'île de Failaka, terre de passage de nombreuses civilisations depuis l'Antiquité, près de l'estuaire du Tigre et de l'Euphrate. Plus politiques, les panneaux brodés d'Amani Al Thuwaini, artiste ukraino-koweïtienne, adressaient la situation problématique des serveurs des opulents mariages du Golfe. L'un d'entre eux est parti pour 4 500 euros.

« Je présente uniquement des femmes du Golfe, explique la fondatrice, Océane Saily. Les galeries dubaïotes présentent surtout des artistes étrangers de renommée internationale. Je veux montrer des artistes de la région qui parlent de leurs pays. » Cette jeune marchande loue depuis 2021 des espaces à Dubaï, et cherche aujourd'hui un lieu permanent. « J'aimerais aussi m'établir à Riyad :

Reza Derakhshani
sur le stand de Simine.

© MENART.



Océane Saily d'Hunna Art
devant les œuvres
d'Alymamah Rashed.

© MENART.

« Le réseau de la francophonie fonctionne toujours. On le voit également avec la très belle présence de galeristes libanais qui viennent toujours avec des pièces exceptionnelles. »

**ROSE-MARIE FERRÉ, DIRECTRICE DU MASTER
« EXPERTISE ET MARCHÉ DE L'ART »
À SORBONNE UNIVERSITÉ .**

Mahi Binebine, Mohamed Chebaa et Mohamed Ataallah, Farid Belkahia et Mohamed Melehi sur le stand de la Galerie Dar D'art, Tanger.

© MENART.



la scène y est bouillonnante et j'adore les artistes saoudiens. J'y ai déjà exposé. C'est sûr, on ne peut pas présenter des choses aussi engagées que dans les autres pays du Golfe, mais les choses sont en train d'évoluer de plus en plus rapidement. »

La francophonie, vecteur toujours puissant

Directrice du Master « Expertise et marché de l'art » à Sorbonne Université, Rose-Marie Ferré prépare pour l'année à venir des séminaires dédiés au marché du MENA, preuve de l'engouement de la sphère académique. Pour elle, il convient de montrer « la diversité des regards sur l'art du MENA et ses racines, et la variété des supports utilisés par les artistes. On est dans la création contemporaine du XXI^e siècle, engagée, subtile, audacieuse où des récits sont à l'œuvre, comme chez Aïcha Snoussi à la galerie parisienne La La Lande ». La Tunisienne, exposée l'an dernier au Palais de Tokyo et cette année à l'Institut du monde arabe à l'exposition « Habibi », a fait recette avec ses *Cahiers de Ouidah* (2021), dédiée à la civilisation inventée des Tchechs, peuple africain millénaire, nomade et queer. Les artistes issus du Maghreb, pour beaucoup francophones, jouissent d'une visibilité notoire, soutenus par les collectionneurs et de plus en plus d'institutions françaises. « Le réseau de la francophonie fonctionne toujours, appuie Rose-Marie Ferré. On le voit également avec la très belle présence de galeristes libanais qui viennent toujours avec des pièces exceptionnelles. »

Artiste elle aussi exposée à l'IMA en ce moment (voir *QDA* du 26 janvier) Baya, grande représentante de la modernité algérienne, avait droit à son focus sur le stand de Gaya Art, mais les toiles présentées n'ont séduit aucun acheteur. Des suspicions de faux, défendues par l'un des six enfants de l'artiste, Bachir Mahieddine, ont peut-être échaudé les intéressés. Laure d'Hauteville affirme de son côté le sérieux du galeriste, qui a « présenté des certificats d'authenticité numérotés et tamponnés par le ministère de la Culture d'Algérie. J'espère que les ayants droit de Baya pourront monter une fondation prochainement pour pouvoir délivrer des certificats officiels, comme l'a fait la famille de Paul Guiragossian. Avec le renouvellement de l'attention dont bénéficie Baya aujourd'hui, c'est vraiment le bon moment pour le faire. »

➔ menart-fair.com